# Du rythme poétique à la nonchalance philosophique

Autor(en): **Beuchat, Charles**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **74 (1971)**

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-684680

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

**Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

**http://www.e-periodica.ch**

# Du rythme poétique à la nonchalance philosophique

Pour les Européens, en tout cas pour les Allemands et les Français, l'année cinquante marque le point culminant de la libération des formes en art et en poésie. Au-delà, la liberté devient licence et la poésie et l'art courent le risque de sombrer dans le néant brumeux ou à peine sonore. Le balancier reprend donc une nouvelle direction. Il en reste, au moins pour la poésie, une libération réelle : désormais, tout peut se faire, classicisme, romantisme, réalisme, symbolisme, surréalisme, et que sais-je ? Il suffira d'avoir quelque chose à dire, à la rigueur de posséder des supporters audacieux et bruyants.

La nouvelle année, dans le Jura, a vu paraître deux volumes de Jean Cuttat et un opuscule de Hughes Richard. Jugeons-les à la lumière de la libération réfléchie et modérée !

Depuis son retour en Suisse, Jean Cuttat montre une fécondité poétique extraordinaire. Il pourra dire, comme Ramuz, que Paris l'a révélé à lui-même. Si, pour ne citer que ce volume-là, *Les Chansons du Mal au Cœur,* de sa jeunesse, trahissaient déjà un sens du rythme et le don, sentimental et intellectuel, de créer ou de recréer une atmosphère, il faut bien reconnaître que la vie dans la cité universelle lui a permis d'approfondir son talent. C'était alors l'époque du surréalisme. Jean Cuttat a su prendre à cette école ses avantages sans renier son culte du rythme, voire de la rime. Artiste jusqu'au bout des ongles, Cuttat a compris, une fois pour toutes, que nos devanciers, à travers les siècles, n'étaient pas des imbéciles et que l'importance donnée à la rime et au rythme, dans la prosodie française, vient du désir de compenser l'accent qui nous manque et d'honorer quand même la musique. Musique des vers. Les poèmes de Jean Cuttat honorent cette musique-là.

Sa nouvelle gerbe, une double gerbe, se nomme *Bravoure du Mirliflore* et *Poèmes du Chantier* (Editions des Cahiers de la Renaissance vaudoise, Lausanne). A savourer ces deux textes, le lecteur

reconnaît, chez Cuttat, cette merveilleuse facilité, apparente, de tout dire, de tout exprimer avec aisance, musique, poésie. Même le rire, même la plaisanterie, même la jonglerie, même le jeu, tout plaît et tout prend un sens sérieux somme toute, convaincu, profond. Des durs d'oreille grimaceront peut-être ? Qu'importe la grimace de ces durs d'oreille !

Jean Cuttat, plus jeune que jamais, goûte volontiers le thème révolutionnaire. Peut-on faire autrement, en ces jours de lutte, quand on est un vrai Jurassien ?

« O frère, prends ton baluchon,
brise l'ardoise de l'école
et grave à la craie sur le sol :
« Les fusils c'est pas des bâtons. »

Mirliflore, il sait allier le sérieux, l'austère, à la joie de l'existence et il croit que la beauté du monde, sous toutes ses formes, nous a été fournie pour en jouir :

« Je suis vivant, jamais trop vieux,
Tu vois, je suis mordant au monde
et, troussant la brune et la blonde,
je chaparde la joie de Dieu. »

Avec ses *Poèmes du Chantier*, Jean Cuttat ouvre au lecteur l'officine de l'alchimiste et enseigne « la laborieuse approche d'un poème clef en main », l'expression est de lui. Un rien l'émeut et met sa muse en action. Philosophe, il résout les énigmes en toute élégance. Au milieu d'une promenade, le désir le prend de faire une cabriole : une deux, le voilà parti, mais il retombe sur ses pieds. Il y a grand plaisir à écouter chanter ce troubadour :

« Je suis un paysan
qui défonce Paris
en poussant sa charrue.
J'ai labouré cent ans
des tonnes de murs gris
par le travers des rues.
Aujourd'hui tout est plan,
peigné comme un tapis
et la pluie est venue. »

Plus jeune, plus montagnard (le plateau de Diesse gît plus haut que Porrentruy), Hughes Richard se veut moins sautillant, moins respectueux du rythme et de la rime, quoiqu'il s'adonne, de temps en temps, au poème régulier. Il préfère, toutefois, la prose au vers ou, s'il honore le vers, il le veut libre, sans rime, sans assonance, totalement libéré :

« L'absence de toi
Il y a tant d'absences de toi
Depuis que je dérive
Vers cet appel toujours plus frêle presque imperceptible
Toujours recommencé
L'absence de toi... »

Spécialiste de Blaise Cendrars, Hughes Richard se garde bien de pratiquer la ponctuation. Le mystère y gagne, m'affirmait Cendrars.

Comment juger ce dernier-né de Richard : *La Saison haute* (chez Armand Henneuse, à Lyon) ? Un petit livre à l'écriture fine, mystérieuse, un texte où les images se suivent en désordre apparent, une suite de symboles, de confidences inattendues, d'évocations de Paris, de Diesse, de Genève, d'Ischia, d'amours vécues, entrevues ou espérées ou rêvées. Faut-il murmurer poésie, faut-il prononcer philosophie ? Chez Cendrars, on se contentait de lire et d'aller où ce magicien désirait nous mener. Chez Hughes Richard ? Laissons-nous aller aussi et lisons :

« Place Notre-Dame
Place du Dôme
Place d'Espagne
Toutes les horloges arrêtées
Je vis seul
A l'Hôtel du Départ... »

*Charles Beuchat*